

Peut-être bien un universalisme de l'autre en soi

Perhaps a universalism of the other within oneself

Nicolas Aude et Danielle Perrot-Corpet



Pour citer cet article

Nicolas Aude et Danielle Perrot-Corpet, « Peut-être bien un universalisme de l'autre en soi », dans *Fabula-LhT*, n° 34, « Penser queer en français : littérature, politique, épistémologie », dir. Nicolas Aude et Danielle Perrot-Corpet, Novembre 2025, URL : <https://fabula.org/lht/34/introduction.html>, article mis en ligne le 30 Novembre 2025, consulté le 15 Mai 2026, DOI : <http://doi.org/10.58282/lht.4639>

Nicolas Aude et Danielle Perrot-Corpet, « Peut-être bien un universalisme de l'autre en soi »

Résumé - Cette introduction vise à relier les dix contributions du dossier « Penser queer en français » à une proposition générale consistant à réaffirmer, par-delà les liens qui unissent les théories queers aux thématiques LGBTQIA+, la puissance d'ébranlement épistémique transversal propre au geste théorique queer. Le propos revient sur l'histoire d'un trafic transatlantique d'idées, de textes et de pratiques, et sur les tensions suscitées par la réception du corpus queer en contexte francophone et notamment en France, où le « queer à la française », des années 2000 à nos jours, vient chercher place dans un champ intellectuel fortement polarisé entre critique de l'« universalisme républicain » et dénonciation du « communautarisme », tandis que l'institutionnalisation universitaire des « théories queers », aux États-Unis comme en France, fait l'objet de critiques provenant tant des réflexions militantes que des positions théoriques décoloniales et matérialistes. Comme le montrent les études rassemblées dans le dossier, la littérature apparaît comme un champ de manœuvre particulièrement fertile pour explorer les promesses d'« universalisation du minoritaire » (Monique Wittig) inhérentes au geste queer envisagé comme mouvement vers un advenir de l'autre en soi.

Mots-clés - désidentification, épistémique, minoritaire, politique de la littérature, queer

Nicolas Aude et Danielle Perrot-Corpet, « Perhaps a universalism of the other within oneself »

Summary - This introduction seeks to connect the ten contributions in the dossier "Queer thinking in French" to a broader aim: reaffirming the cross-cutting epistemic force of the queer theoretical gesture, beyond its associations with LGBTQIA+ issues. It traces the history of a transatlantic exchange of ideas, texts, and practices, and explores the tensions that have shaped the reception of queer theory in Francophone contexts—particularly in France. Since the 2000s, "French queer" has been negotiating its place within an intellectual landscape marked by strong polarization between critiques of "Republican universalism" and denunciations of "communitarianism." At the same time, the academic institutionalization of queer theory—both in the United States and in France—has faced criticism from activist circles, as well as from decolonial and materialist perspectives. As the articles in this issue demonstrate, literature proves to be a particularly rich space for exploring the potential of what Monique Wittig called the "universalization of the minoritarian," a promise rooted in the queer gesture understood as a movement toward becoming-other within oneself.

Keywords - disidentification, epistemic, minoritarian, politics of literature, queer

Peut-être bien un universalisme de l'autre en soi

Perhaps a universalism of the other within oneself

Nicolas Aude et Danielle Perrot-Corpet

Dans l'introduction à *Qui a peur du genre ?*, au moment d'analyser la « syntaxe incendiaire » qui anime le mouvement anti-genre à l'échelle mondiale, Judith Butler rappelle que « la syntaxe, de façon générale, est une manière d'agencer les éléments de la langue pour donner un sens au monde » (Butler, 2024, p. 22). Il faut noter que « penser queer » n'équivaut ni tout à fait à « penser *queerly* », car le calque lexical ici résiste en français (« penser queerement » ?), ni tout à fait à « penser le queer », car l'objectivation portée par l'article viendrait cette fois trahir ce qui, dans la pensée queer, veut dire autre chose. Qu'on choisisse d'en faire un substantif, un verbe, un adjectif ou, comme dans le titre du présent dossier, un mot qui hésite entre le statut d'adverbe et celui de complément d'objet, la proposition de « penser queer » commence par queeriser la grammaire.

L'ambiguïté des usages théoriques du terme « queer » reste, comme on sait, indissociable des vicissitudes de sa circulation transatlantique. Est-il encore bien nécessaire de rappeler, à l'intention d'un public francophone, que dans l'argot new-yorkais des années 1920-1930, cet adjectif a perdu son sens général d'« étrange » pour devenir une injure adressée aux personnes dérogeant à la norme hétérosexuelle par leurs pratiques sexuelles ou par leur expression de genre ? Au tournant des années 1980-1990, le terme a pris un sens différent à mesure qu'il est devenu non seulement un outil d'auto-affirmation des minorités sexuelles, mais aussi un instrument de critique de la politique des identités, en somme une « arme vicieuse et ironique [*a sly and ironic weapon*] » que les activistes du groupe Queer Nation, formé au sein d'ACT UP New York en avril 1990, ont choisi de « voler des mains de l'homophobe [*steal from the homophobe's hands*] » (Queer Nation, 1990, p. 9) pour la retourner contre lui. Contrairement au terme « *gay* », qui lui est alors concurrent et qui, s'étant lui-même substitué au terme d'origine médicale « *homosexual* », charrie un ensemble de connotations autrement positives, « *queer* » est encore à cette époque un « mot difficile [*a rough word*] » (p. 9), chargé d'une mémoire traumatique pour les individus qui tentent de se le réapproprier collectivement. Il a néanmoins pour mérite de prendre à contrepied les stratégies assimilationnistes dominantes au sein du mouvement gai et lesbien tout en invitant

à serrer les rangs car, contrairement à « gay », « *queer* » « ne signifie pas "homme" [*Queer, unlike GAY, doesn't mean MALE*] » (p. 9).

La promotion du terme dans le champ académique américain semble s'être effectuée parallèlement et non sans conflictualité. Lors du colloque fondateur qu'elle organise en février 1990 à Santa Cruz et dans l'article qui en procède l'année suivante, Teresa de Lauretis prend soin de distinguer sa « *queer theory* » du militantisme de Queer Nation, alors même qu'elle ambitionne elle aussi, par un effort de resignification et dans une perspective intersectionnelle, de décentrer le sujet blanc cisgenre dominant des études gaies et lesbiennes. Bien qu'elle en ait fait par la suite l'un des points forts de sa réflexion sur l'interpellation et la violence verbale, Judith Butler a quant à elle reconnu, dans un entretien oral de 2004, sa réticence initiale vis-à-vis du terme :

Je me souviens que j'avais très peur de ce mot, je savais que j'étais susceptible d'être désignée ainsi ; je croyais que si jamais cette appellation me frappait, j'en serais marquée à vie et que ce stigmatisme me flinguerait complètement. Il y a dix ou vingt ans, quand le mot *queer* a commencé à être utilisé différemment, on m'a demandé : « Qu'est-ce que tu en penses ? Est-ce qu'il serait bien d'appeler notre revue *Queer Theory* ? » Je me suis dit : « Mon Dieu, pourquoi utiliser ce mot ? » J'étais encore sous son emprise. (Butler, [2004] 2005, p. 136.)

Un tel aveu a pu prêter le flanc aux accusations de récupération institutionnelle régulièrement adressées aux universitaires par les espaces militants et communautaires. Une forme de « violence épistémique » (Spivak, [1988] 2009, p. 37) pourrait bien, en effet, être inhérente au geste théorique consistant à convoquer des corporalités minoritaires, et en particulier des corporalités de personnes transgenres, sur le devant de la scène des concepts pour les mettre au service d'une entreprise intellectuelle de déconstruction du « système sexe/genre » (Rubin, [1975] 1998) au détriment de la prise en compte de la parole de ces personnes et surtout de leurs conditions matérielles (au sens marxien : socio-économiques) d'existence (Namaste, 2000). Ces critiques matérialistes, qui dessinèrent à la fin des années 1990, aux États-Unis et au Canada, les orientations épistémologiques divergentes du champ des *trans studies*, ont été acclimatées assez tardivement au contexte académique français (Beaubatie, 2021 ; Clochec, 2023 ; Clochec et Grunenwald, 2021). L'accusation de violence épistémique a également été formulée à l'encontre de la *queer theory* et de sa réception française, à la faveur du « tournant décolonial » des études queers (Faure, Noukhkhalay et Sayegh, 2024), qui a mis en évidence le processus d'effacement des études *queer of color* et le « blanchiment des théories queers » (Back, 2024) dès la fin des années 1980. Les approches intersectionnelles actuelles militent au contraire pour restituer aux féminismes lesbiens noirs et chicanos leur rôle historique dans la construction d'une nouvelle pensée située du

minoritaire, représentée notamment dans l'anthologie *This Bridge Called My Back: Writings by Radical Women of Color* (Moraga et Anzaldúa, [1981] 2021).

Existe-t-il un « queer à la française » ?

Cette mémoire lexicale complexe se trouve forcément amoindrie, si ce n'est annihilée, quand on aborde la notion de « queer » depuis une autre aire linguistique que l'espace anglophone nord-américain, ce qui ne va pas sans ouvrir aussi d'autres possibilités. Dans son récit *Espèces dangereuses*, qui raconte en français les espoirs déçus d'une génération de gays russes avant le terrible retour de bâton (*backlash*) des années 2010-2020, Sergueï Shikalov (2024) évoque, parmi bon nombre de pratiques subculturelles empruntées à l'« Ouest », l'exemple du magazine *Queer*. Transcrit *KBIP* en lettres capitales cyrilliques, ce titre séduisant aux énigmatiques consonances étrangères pouvait fonctionner, sur la page de couverture du périodique, comme un véritable cheval de Troie – pour employer, quoique dans un sens différent, une métaphore chère à Monique Wittig ([1984] 2018) –, dans la mesure où il permettait de promouvoir et de mettre en partage des contenus communautaires « sans que la plupart de ses lecteurs sachent ce que cela voulait dire » (Shikalov, 2024, p. 175). Néanmoins, cet emprunt a pu également constituer un risque : celui de stigmatiser des minorités sexuelles, dont les pratiques venaient tout juste d'être décriminalisées par le législateur postsoviétique, en les présentant de nouveau comme des agents étrangers au corps national – ce que les lois russes de 2013 et de 2022 n'ont fait que confirmer.

La conflictualité associée aux usages académiques du terme « queer » dans l'espace anglophone ne peut que s'en trouver elle aussi déplacée. C'est particulièrement vrai du français hexagonal, tout d'abord à cause de la circulation transatlantique des corpus théoriques sans lesquels il n'y aurait peut-être pas eu – ou, du moins, pas sous la même forme – de *queer studies* institutionnalisées. Bien documentés par les travaux d'histoire des idées (Cusset, 2003 ; Perreau, [2016] 2018), les allers-retours de la *French Theory* nous invitent, plus que jamais, à tirer les leçons d'une citation de Karl Marx reprise à son compte par Pierre Bourdieu ([1990] 2002) : « les textes circulent sans leur contexte », ce qui ne va pas sans générer de « formidables malentendus » (p. 4). Ainsi, à partir du début des années 2010, qui correspondent en France au lancement de la croisade « Manif pour tous », une grande partie de la droite française s'est révélée aveuglée par le fantasme d'une invasion idéologique étrangère. Celui-ci l'empêche encore aujourd'hui, dans la réalité hétérogène des pratiques qu'elle regroupe sous des catégories épouvantails comme « théorie du genre » ou « wokisme », de reconnaître les prolongements inattendus d'une histoire intellectuelle on ne peut plus « nationale ». Or, cette conflictualité tient surtout à

l'extrême polarisation idéologique du champ culturel hexagonal, qui se divise entre, d'un côté, une critique de l'« universalisme » républicain et de son « humanisme », suspectés d'être fortement imbibés de colonialité et, de l'autre, une dénonciation inquiète du « communautarisme », voire du « séparatisme » qui entacherait toute expression identitaire ou toute organisation politique minoritaire, qu'elle soit de nature sexuelle, raciale ou religieuse.

C'est du moins ainsi que cette conflictualité nous apparaît à *nous*, la première personne du pluriel ne renvoyant pas ici à la totalité universelle des humains, mais bien au duo qui écrit ces lignes et tente de construire l'objet de ce dossier à partir de deux visions « incorporées » (Haraway, [1988] 2007, p. 107), donc de deux positionnements dans l'espace de production des savoirs. Or, ce qui nous empêche d'adopter jusqu'au bout de cette introduction la fiction d'une vision émise de surplomb et, pour ainsi dire, au-dessus de la mêlée (fiction de centrisme théorique), c'est bien la conscience d'écrire à partir de deux corps blancs cisgenres, corps non marqués dont les expressions de genre, les orientations sexuelles, les vécus matériels peuvent certes différer, mais qui ont en commun un même ancrage disciplinaire (la littérature comparée qu'on dit « à la française ») et, surtout, une même position académique confortable, dans une institution pluriséculaire dressée au centre de Paris.

Notre point de vue situé ne nous rend pas aveugles au privilège épistémique qui conditionne notre propre désir de théorisation, mais il nous rend sans doute plus sensibles aux tensions qui parcourent cette histoire de trafics transatlantiques. La théorie queer étasunienne des années 1990 se voulait avant tout une critique interne à la politique des identités, dont elle semblait suspecter un possible figement essentialiste, et, partant, cherchait à contrer le risque d'une renaturalisation de ces mêmes identités (de genre, de sexualité, de race, etc.). Comme l'écrit le théoricien Lee Edelman ([2004] 2016) au moment de l'articuler au concept de pulsion de mort, « la queerité ne peut jamais définir une identité, elle ne pourra toujours que la dérégler » (p. 28). Or, dans un premier temps, la subtilité de cette critique interne ne pouvait pas être rendue tellement audible en France, où le républicanisme ne laissait déjà que très peu de place à l'expression des minorités. Pour Sam Bourcier (2016), qui a largement contribué à son implantation avec les séminaires Q du Zoo¹ à partir de 1996, le « *queer made in France* » devait se doter d'un projet politique paradoxal : développer enfin sur le territoire national français des « politiques de l'identité post-identitaires mais des politiques des "identités quand même" » (§ 11). Selon lui, cette implantation comportait en effet un risque, celui de « ré-importer un substrat anti-identitaire français » (§ 11) auquel le

¹ Le collectif Zoo organise les premiers séminaires « Q comme Queer » au centre gay et lesbien de Paris. Ce collectif est composé d'universitaires et de militant·e·x·s qui se réunissent afin de réfléchir et s'appropriier les textes anglophones queers académiques.

sociologue et activiste transféministe associe les travaux de Michel Foucault, Gilles Deleuze et Jacques Derrida. Or ce sont les critiques post-métaphysiques de l'identité développées par ces auteurs qui avaient initialement séduit les théoricien·ne·x·s queers étasunien·ne·x·s. Dans le contexte français, cette réimportation pouvait néanmoins susciter des tentatives de « restraightisation » des théories et des pratiques militantes venues d'en haut, c'est-à-dire de l'Université. C'est pourquoi Sam Bourcier défend encore aujourd'hui l'inscription nécessaire des politiques et des théories queers dans des communautés minoritaires à partir desquelles il devient possible de véritablement queeriser les disciplines, les savoirs et les institutions académiques elles-mêmes.

Loin d'y voir comme Bourcier la pente institutionnelle d'une dépolitisation non seulement des pratiques et des corps, mais aussi des corpus littéraires, l'auteur Guillaume Dustan (2005) a cru déceler dans la dynamique de cette réception française une autre stratégie :

Prendre en compte le fait que notre société est aussi une addition de minorités est contraire à l'idéologie de l'égalité devant la loi et surtout de l'impersonnalité de la loi. C'est probablement la raison pour laquelle le queer à la française déploie la bonne tactique, certes à long terme, en manifestant l'idée que nous sommes tous queer, que tout peut être queerisé, que la société straight peut et doit faire la place pour cette part humaine-là, sur l'exclusion de laquelle elle est cependant construite. La *queer theory* est la seule véritable ressource parce que son anti-essentialisme et son constructivisme permettent d'en faire un instrument non séparatiste. Parce qu'elle dessine ainsi face à l'humaniste matrixien de l'idéologie sociale classique un alter-humanisme, ou un humanisme de l'autre en soi. (Dustan, 2005, p. 174.)

Le « queer à la française » se présente donc non pas comme l'antithèse de l'humanisme républicain – peut-être discrètement mis en cause ici par l'allusion polémique à l'univers cyberpunk du film *The Matrix* (1999)² –, mais bien plutôt comme sa relève.

Cette réception hexagonale, qui a pu consister, dans une large mesure, à reconsidérer le « devenir minoritaire de tout le monde » (Deleuze et Guattari, 1980, p. 134) à partir d'une critique du système de sexe/genre, semble avoir également dessiné les lignes de tension qui traversent le présent dossier. Où poser la frontière censée séparer les « bons » et les « mauvais » corpus de la pensée queer ? Comment résister à la normalisation d'une pensée située du minoritaire *out* en

² Dans la dernière partie de l'œuvre de Dustan, le film des Wachowski sert à désigner métaphoriquement le système de servitudes auxquelles s'assujettissent les individus modernes lorsqu'ils hésitent entre la pilule rouge et la pilule bleue : voir en particulier les notions d'« état-matrix » et d'« individus-matrix » au début de *Dernier roman* (2004, p. 9-17). Notons que depuis sa première apparition sur grand écran en 1999, la série de films *Matrix* a suscité de très nombreuses interprétations queers. Celles-ci ont d'abord circulé au sein du *fandom* de la franchise pour faire de cette dernière une allégorie de la transidentité, lecture partiellement confirmée par la transition de genre des deux réalisatrices, Lana et Lilly Wachowski.

consolidant son inclusion au « centre » des recherches en littérature ? La question d'un lien consubstantiel entre le mot « queer » et l'étude des minorités sexuelles et de genre au travers de leurs subcultures spécifiques ne se pose finalement plus en anglais, où l'histoire du mot a fini par imposer ce lien malgré les résistances notables de certaines figures éminentes du champ des *gay and lesbian studies* (Bersani, [1995] 1998 ; Halperin, 2003). Pour autant, en anglais comme en français, la théorie queer possède une portée épistémique transversale qui nous paraît engager, plus largement, la désidentification de toutes les formes d'assignations identitaires et la révocation en doute de tout ce qu'on croyait savoir dans le cadre des vieilles disciplines de la modernité. Aussi le dossier d'Acta fabula associé au présent numéro de *Fabula-LhT* a-t-il précisément pour visée de mettre en valeur la vitalité comme la diversité des questionnements et propositions touchant la dimension transversale du queer compris comme geste épistémique.

Quant à penser queer *en français*, autant se l'avouer : dans notre langue, le mot « queer » n'a jamais tiré aucune puissance politique de ces « scènes d'humiliation qui remontent à l'enfance » auxquelles le rattache volontiers la théoricienne anglophone Eve Kosofsky Sedgwick (1993, p. 4 ; notre traduction) – contrairement à d'autres insultes ayant pu inspirer des tentatives de réappropriation ou de traduction militantes : « tapettes », « transpédégouines », « torduEs », « déviant·e·x·s », etc. Cette relative innocuité lexicale rend paradoxalement plus sensible la puissance d'ébranlement épistémique générale que portent en elles les théories queers, y compris en anglais et dans d'autres langues comme l'espagnol que manient Gloria Anzaldúa ou Paul B. Preciado. C'est cette même innocuité apparente qui invite à explorer la portée transversale d'une pensée queer en langue française, riche d'autres alliances, à la fois politiques et esthétiques, avec toute autre forme historique de subjectivation minoritaire³. Et pourtant, les articles réunis dans ce numéro montrent bien que, même en français, on ne peut pas tout bonnement se défaire des identités LGBTQIA+ et de la mémoire des luttes qui leur sont rattachées dès lors que l'on mobilise la boîte à outils des idées queers.

³ C'est le parti pris de Mireille Rosello, dont l'article « Peut-être bien *queer* : transnationaux en décalage dans *Dirty Pretty Things* » (2007) a de longue date inspiré notre réflexion (voir Perrot-Corpet, 2018 et 2021) : son étude met en évidence la pertinence du recours à la pensée queer pour analyser un film de Stephen Frears (2002) dans lequel il n'est pas question *a priori* d'identité sexuelle minoritaire ni de genre, mais d'immigration illégale, d'assignations identitaires et de traversée de frontières, en résistance à un déni d'humanité. La précaution oratoire « Peut-être bien » dit la conscience qu'a Mireille Rosello d'une difficulté à s'affranchir des thématiques LGBTQIA+ au moment d'invoquer la pensée queer, qui plus est dans un volume consacré aux identités sexuelles. La reprise de cette modalisation dans le titre de notre introduction a le sens d'un hommage à l'audace théorique de cet article pionnier, comme à sa prudence.

Promesses transversales d'un geste d'ébranlement épistémique

Cette résistance s'explique facilement par le contexte de mondialisation des échanges médiatiques et culturels qui fait de l'anglais, peu ou prou, notre langue de communication scientifique et de consommation culturelle par défaut. Un exemple suffira : alors que le film *Queer* (2024), récit d'errance douloureuse, de passion érotique et d'exploration psychédélique adapté du roman autobiographique de William Burroughs, sort en France sous le même titre en 2025, penser queer en « oubliant » le sens et la charge historique du terme en anglais ne relève jamais, du moins en France, que d'une expérience... de pensée. S'agissant du mot « queer », la prégnance de sa signification insultante et de sa « resignification » (Butler, [2004] 2005) militante et théorique autour de 1990 est de toute façon inscrite dans sa réception en France, qui poursuit la dynamique d'allers-retours transatlantiques inhérente au « trafic queer » (Preciado, 2003, p. 79⁴) et mobilise de nombreuses personnes qui se lisent et se parlent par-delà les frontières nationales, et le font principalement en anglais⁵.

Jack Halberstam ([2018] 2023), dans son effort pour désigner une notion susceptible d'accueillir « toutes les formes d'existence qui excèdent les systèmes de classification », choisit d'ailleurs de substituer à « queer » le terme parapluie « trans* » en lui accolant un signe diacritique qui sert, en général, à formuler une recherche incomplète sur internet, manière de faire de la transidentité un « point de départ pour générer des formes élargies de rassemblement politique » (p. 213). Ce terme, qui rappelle un des sens étymologiques de « queer » (*quer*, « ce qui traverse »), touche d'assez près ce « queer en français » dont la portée excéderait les thématiques de la variabilité sexuelle ou de genre. Mais le geste transversal d'ébranlement épistémique revendiqué par Halberstam s'articule toujours à la problématique spécifique des luttes militantes trans, ce en quoi il contribue à déplacer le centre de l'énonciation théorique vers le « T » des communautés

⁴ Voici le propos de Preciado : « La théorie *queer* est une retraduction politique de certains textes de la philosophie post-structurale française [...]. On a affaire à des détournements productifs qui participent de ce que Spivak a justement nommé "traduction culturelle". Côté subalterne, mais pas seulement. De fait, la désidentification (pour reprendre une notion développée par Teresa de Lauretis) qu'opère Derrida par rapport à la langue française en affirmant dans *Monolinguisme de l'Autre* : "Je n'ai qu'une langue et ce n'est pas la mienne", est l'une des conditions de possibilité du trafic *queer*. Autrement dit, la théorie *queer* n'existe que comme traduction. »

⁵ La domination linguistique de l'anglais se passe de démonstration. Dans le cas de la pensée queer, il n'est pas inutile de rappeler que l'usage majoritaire de ce qui est désormais la *lingua franca* de la communauté scientifique internationale ne signifie pas que les idées exposées « viennent » des États-Unis. Cela n'empêche pas de reconnaître l'influence du sens qu'ont acquis certains mots anglais sur les idées exprimées dans cette langue. Un exemple de la variété de ce « trafic queer » est la revue lancée en 2018 par le groupe de recherche italien CIRQUE (Centro Interuniversitario de Ricerca Queer), publiée en anglais sous le titre : *Whatever. A Transdisciplinary Journal of Queer Theories and Studies*.

LGBTQIA+. La conceptualisation de la condition transgenre à la fois comme métaphore et comme catalyseur d'un bouleversement du regard se retrouve chez Paul B. Preciado, qui fait de son propre corps déviant, « monstrueux » (2020), l'opérateur fantasmatique d'une révolution épistémique généralisée. Au début de *Dysphoria Mundi* (2022), ouvrage qui renverse avec exaltation la prétendue « dysphorie de genre » en symptôme d'émancipation de tous les corps vivants minorisés par le système « capitaliste pétro-sexo-racial » que la crise du Covid pousse à l'agonie⁶, il écrit :

Je suis, disent mes contemporains, soit une âme malade, soit un corps erroné dont l'âme cherche à s'échapper, ils ne trouvent pas d'accord. Je suis une déchirure entre le corps qu'ils m'imposent et l'âme qu'ils construisent, une brèche culturelle béante, une catégorie paradoxale, une fêlure dans l'histoire naturelle humaine, un trou épistémique, un fossé politique, un casse-tête religieux, un business psychologique [...]. (Preciado, 2022, p. 18-19.)

L'énumération se poursuit sur une dizaine de lignes, faisant le tour des pratiques sociales. On constate que, dans le même temps, Preciado, qui avait activement contribué, en France comme en Espagne, à la réflexion sur une conception du queer considéré comme outil épistémique (Preciado, 2003 et 2008), renonce désormais à faire porter cette ambition par le mot « queer », lequel, dans *Dysphoria Mundi*, n'inclut même plus la condition transgenre ni le féminisme et semble renvoyer simplement à l'homosexualité. Exemple parmi de nombreux autres, il évoque « les pratiques qui prônent une transition écologique, féministe, queer, trans et antiraciste » (Preciado, 2022, p. 40).

En revanche, la description qu'il donne de son corps vivant comme lieu et métaphore d'une « brèche culturelle géante », comme « déchirure » et « trou épistémique », a des accents qui rappellent Gloria Anzaldúa, la première penseuse d'une *queerness* qui s'affirmait, d'un même mouvement, comme subjectivation minoritaire de sexualité, de genre, de race et de classe, et dont l'écriture « est profondément liée à son corps et à sa psyché », comme le remarque Paola Bacchetta (2022) :

Elle vit son corps comme une plaie ouverte. Dans *Borderlands/La Frontera*, elle fait référence à la frontière entre le Texas et le Mexique comme une *herida abierta* (une plaie ouverte). [...] Son propre corps saignant devient une métaphore des blessures, de ce qui blesse, de ce qui peut être guéri, mais aussi d'un espace-

⁶ « Ce livre affirme que la dysphorie n'existe pas en tant que maladie mentale. Au contraire, il faut comprendre le *dysphoria mundi* comme l'effet d'un décalage, d'un écart, d'une brèche entre deux régimes épistémologiques. Entre le régime pétro-sexo-racial hérité de la modernité occidentale et un nouveau régime, encore balbutiant, qui se forge par des actes de critique et de désobéissance politique. *Dysphoria mundi* nomme [...] la douleur [...] et indique en même temps la puissance (et non le pouvoir) des corps vivants de la planète [...] à s'extraire de la généalogie capitaliste, patriarcale et coloniale par des pratiques d'inadéquation, de dissidence et de désidentification. » (Preciado, 2022, p. 25.)

temps qui ouvre à des réflexions sur le corps, sur habiter son corps, et sur les multiples types et dimensions de frontières. (Bacchetta, 2022, p. 18.)

Sous la plume d'Anzaldúa, qui fut en vérité la première à l'employer dans une intention d'élaboration théorique au début de la décennie 1980, le mot « QUEER », placé en majuscules au début de son essai « La Prieta⁷ » ([1981] 2021), n'a pas de rapport évident avec la question de l'orientation sexuelle. Il désigne d'abord le regard plein de honte que porte sur elle-même l'enfant racisée, mal aimée pour sa peau trop foncée, et soupçonnée d'accointances malignes pour sa puberté anormalement précoce :

Dans ses yeux [il s'agit de sa mère] et dans ceux des autres, je me voyais reflétée comme « étrange », « anormale », « QUEER » ; je ne voyais aucun autre reflet. Impuissante à changer cette image, je me suis réfugiée dans les livres et la solitude⁸. (Anzaldúa, [1981] 2021, p. 194 ; notre traduction.)

À la fin du texte, au terme d'un long processus d'empouvoirement (*empowerment*⁹) dont l'adhésion franche à une sexualité déviante – queer – fait partie, apparaissant de ce fait comme directement politique, la narratrice revendique son appartenance aux « groupes queers » (on note le pluriel). Cette expression recouvre alors une pluralité ouverte, hétérogène, dont le caractère foncièrement métis tient à la diversité des expériences de domination que subissent celles et ceux qui se reconnaissent dans cette « sorte de famille », ce « réseau d'âmes sœurs » :

Le rationnel, le patriarcal et l'hétérosexuel ont dominé et fait autorité pendant trop longtemps. Les femmes du Tiers-Monde, les lesbiennes, les féministes, et les hommes de toutes origines sensibles au féminisme s'unissent et se solidarisent pour rétablir l'équilibre. Ce n'est qu'ensemble que nous pouvons devenir une force. Je nous vois comme un réseau d'âmes sœurs, une sorte de famille. Nous sommes les groupes queers, les gens qui n'ont leur place nulle part, ni dans le monde dominant, ni pleinement dans nos propres cultures respectives. Ensemble, nous couvrons tant d'oppressions. Mais l'oppression la plus écrasante, c'est ce fait collectif : nous ne rentrons pas dans les cases, et parce que nous ne rentrons pas

⁷ Le terme, difficile à traduire, désigne en Amérique latine la couleur de peau foncée, le plus souvent (comme c'est le cas ici) en relation avec une assignation racialisante. Au Mexique, le terme peut aussi bien être employé entre proches dans une intention affectueuse que servir, dans un autre contexte, à la discrimination raciste.

⁸ « *In her eyes and in the eyes of others I saw myself reflected as "strange", "abnormal", "QUEER"; I saw no other reflection. Helpless to change that image, I retreated into books and solitude.* »

⁹ La notion d'*empowerment*, reçue en France depuis le début des années 2000, se développe à partir des années 1970, dans le contexte anglophone des luttes féministes et postcoloniales, pour désigner le processus par lequel des personnes appartenant à des groupes dominés parviennent à dépasser leur expérience victimaire pour acquérir un pouvoir d'action autonome.

dans les cases, *nous sommes une menace*¹⁰. (Anzaldúa, [1981] 2021, p. 201 ; notre traduction.)

On note l'identification implicite du rationnel au straight, mais aussi à la « colonialité du pouvoir » (Quijano, 2001) occidentale, capitaliste et blanc – paradigme décolonial que l'on retrouve aussi chez Preciado. C'est cet ordre hégémonique dans sa globalité que « menacent » celles et ceux qui ne suivent pas les chemins prescrits. Par la suite, Anzaldúa ([1987] 2022) s'attachera à proposer une conceptualisation originale de la pensée queer comme « nouvelle conscience *mestiza* » s'attachant à « dissoudre la dualité sujet-objet qui la tient prisonnière » afin de « résoudre le problème entre les races blanche et *colored*, entre les hommes et les femmes » (p. 200) :

Déraciner massivement la pensée dualiste de la conscience individuelle et collective marque le début d'une longue lutte, une lutte qui pourrait pourtant, c'est notre plus grand espoir, mettre fin au viol, à la violence, à la guerre. (Anzaldúa ([1987] 2022, p. 201.)

Théories et usages queers des textes littéraires

Une telle articulation entre problématiques LGBTQIA+ et mise en évidence d'autres formes de domination, menant à une déstabilisation transversale de l'ensemble des rapports de « pouvoir-savoir » (Foucault, [1975] 2015, p. 288-289), se retrouve dans la « phénoménologie queer » de Sara Ahmed ([2006] 2022), qui développe le double sens sexuel et spatial de « straight » et de « queer », termes désignant des orientations sexuelles, mais également ce qui est « droit » et ce qui est « oblique », ainsi que, à mi-chemin entre les deux acceptions, ce qui est « conforme » ou « normal » et ce qui est « déviant » ou « étrange ». Ces doubles sens lui permettent de placer elle aussi plusieurs ordres de domination à l'origine de son effort théorique, à commencer par le féminisme et le regard décolonial, la question de l'orientation sexuelle apparaissant comme une façon parmi d'autres de s'écarter du « droit chemin ». Pour autant, l'autrice souligne la nécessité éthique de ne pas perdre de vue l'histoire des luttes militantes LGBTQIA+ au moment d'utiliser ce mot « qu'on nous a jeté, comme une pierre » (Sara Ahmed, [2017] 2024, p. 33). Au seuil d'une réflexion sur l'usage des mots et des choses, Sara Ahmed insiste : « si nous

¹⁰ « *The rational, the patriarchal, and the heterosexual have held sway and legal tender for too long. Third World women, lesbians, feminists, and feminist-oriented men of all colors are banding and bonding together to right the balance. Only together can we be a force. I see us as a network of kindred spirits, a kind of family./We are the queer groups, the people that don't belong anywhere, not in the dominant world nor completely within our own respective cultures. Combined we cover so many oppressions. But the overwhelming oppression is the collective fact that we do not fit, and because we do not fit we are a threat.* »

réutilisons le mot *queer*, nous le faisons en gardant son poids à l'esprit ; les valises qu'il traîne derrière lui. [...]. *Queer* tire sa force et sa vitalité du fait que nous refusons justement de prendre l'histoire à la légère. » (p. 34-35.) Néanmoins, du même mouvement, elle rappelle la force de désidentification propre au *queer* en tant que geste, activité – qui dérange, dévie, s'écarte – et non pas comme identité ou qualité. Quel que soit le champ de relations sociales considéré, « [l']usage *queer* est le travail que nous devons mener pour *queeriser* l'usage » (p. 91). Usage minoritaire, travail critique, effort d'émancipation, pratique artistique, le *queer* est d'abord mouvement – déviant, oblique, transversal.

Or, ce geste transversal, à la fois poétique et théorique, tout ensemble épistémique et politique, nous paraît rejoindre une conception de la littérarité énoncée par Monique Wittig. On sait que cette dernière, à travers le concept de « pensée *straight* » ([1980] 2018), a choisi d'ancrer sa pratique de l'écriture dans une critique de l'épistémologie dominante, plus ou moins associée au structuralisme, à ses concepts universels et totalisants, tout en insistant sur les effets matériels d'une telle domination. Cette contestation des universaux revendique la voie d'une sémiologie politique ouverte par Roland Barthes dans ses *Mythologies* (1957) dont Wittig loue le travail de dénaturalisation des mythes de la bourgeoisie. Or une telle pensée critique s'avère indissociable d'une pratique de l'écriture dont Monique Wittig résume la théorie dans l'« Avant-note » à sa traduction de *La Passion* de Djuna Barnes (Wittig, [1982] 2018). Dans ce texte, la théoricienne souligne l'existence d'un danger propre à la situation de l'écrivain qui s'aventure dans l'expression d'un point de vue minoritaire : celui de réduire cette perspective à une « thématique » qui n'intéressait que les groupes concernés. Ce faisant, l'écrivain risque d'être détourné de la véritable opération politique qu'il est en mesure d'accomplir, à savoir « introduire dans le tissu textuel du temps par la voie de la littérature ce qui lui tient à corps » (Wittig, [1982] 2018, p. 116). Et l'autrice de choisir un exemple on ne peut plus canonique qui résume sa conception d'un nouveau rapport entre l'universel et le minoritaire, sur lequel tient en équilibre sa définition exigeante de la littérarité :

Car nous le savons depuis Proust : la recherche littéraire constitue une expérience privilégiée pour faire advenir un sujet au jour. Cette recherche est la pratique subjective ultime, une pratique cognitive du sujet. Après Proust, le sujet n'a plus jamais été le même, car pour la durée de la *Recherche du temps perdu*, il a fait d'« homosexuel » l'axe de catégorisation à partir duquel universaliser. Historiquement, le sujet minoritaire n'est pas autocentré comme l'est le sujet logocentrique. Son extension dans l'espace pourrait se décrire comme le cercle de Pascal dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Le sujet minoritaire peut se disperser en bien des centres, il est par force dé-centré, a-centré. (Wittig, [1982] 2018, p. 115.)

Cette analyse reste vraie pour d'autres points de vue minoritaires en littérature, par-delà celui de la déviance sexuelle. Elle explique que, pour Wittig, « tout écrivain minoritaire (qui a conscience de l'être) entre dans la littérature à l'oblique » (p. 115), autrement dit que les problèmes généraux qui occupent ses contemporains lui apparaissent de biais. L'écrivain minoritaire se retrouve en effet tout autant travaillé par sa matière, par l'expérience à la fois intime et sociale qu'elle contient, que par la nécessité d'opérer au niveau de la forme elle-même, en redisant les éléments qui sont les siens à un moment donné de l'histoire littéraire. Sa stratégie consistera dès lors – et c'est aussi celle de notre introduction – à « rendre universel le point de vue minoritaire » (p. 117).

Troubles dans la « différence des sexes » avant la théorisation queer

Ce qu'on a appelé « *queer theory* » à partir de Teresa de Lauretis et Judith Butler a consisté à approfondir une démarche de désessentialisation de la différence sexuelle, entreprise par Beauvoir et poursuivie par le féminisme matérialiste, notamment avec Christine Delphy, Colette Guillaumin et Monique Wittig. L'analyse des relations genrées comme effets d'une construction sociale du genre, voire du sexe (la catégorie du « sexe biologique » étant comprise elle aussi comme naturalisation, par le regard social, d'un faisceau de caractères physiques dépourvus de signification en eux-mêmes), a donné un champ de possibilités inédit à l'identification de subjectivations hors normes – queers – qui s'éprouvent en dehors de l'opposition binaire « homme » vs « femme » constitutive de la société capitaliste et patriarcale.

La difficulté de nommer les chemins de traverse, les échappées du désir hors des lois « naturelles » de l'hétérosexisme, est manifeste dans l'écriture d'une autrice de la fin du xix^e siècle comme Rachilde, prisonnière d'une épistémologie de la différence sexuelle alors triomphante et dont la contribution de Valentine Bovey analyse les inévitables ambivalences idéologiques. Près d'un siècle plus tard, tandis que les lesbiennes radicales tracent les chemins qui mèneront à la théorisation queer, une féministe pourtant étiquetée « différentialiste », Hélène Cixous, élabore dans *Le Rire de la Méduse* (1975) une conception de la bisexualité résolument antinormative, dont les accents queers avant la lettre seront revendiqués comme tels par l'autrice, une fois la théorie queer développée et mondialement diffusée, proposant en 2010 de voir en Méduse « la queen des queers » – proposition

qu'Aurore Turbiau évalue dans ses nuances pour mettre en lumière la place à la fois originale et ambiguë de Cixous dans l'histoire des théories féministes et queers.

Penser queer : trouble dans la classification

Ainsi, le terme « queer » arrive en France comme une « utopie sémantique », comme le montre Inès Liotard dans son article : non genré, ce qui est précieux dans une langue comme le français, le mot « queer » s'installe en France dès la fin des années 1990 par la voie non seulement de l'activisme gai et lesbien, mais aussi des études littéraires et artistiques, pour signifier ce qui jusque-là ne pouvait être exprimé ou décrit de manière satisfaisante dans l'expérience et la représentation des minorités sexuelles et de genre.

C'est ici que la disponibilité néologique du terme qui, étymologiquement, désigne l'action de traverser ou d'aller en biais (de l'allemand *quer* : « à travers », ou du vieux haut allemand *twerh* : « oblique ») incite à mettre l'accent sur ce sens littéral : si la pensée queer traverse les binarismes du système de sexe/genre pour troubler les autres systèmes de domination, notamment de classe et de race, le geste queer traverse également les frontières qui séparent les genres littéraires, les pratiques artistiques, les champs disciplinaires, les territoires linguistiques ou nationaux, les espèces et les règnes du vivant. C'est ce que montre Flavia Bujor, qui analyse trois œuvres autofictionnelles, voire « autothéoriques¹¹ », au prisme de la notion – qu'on peut qualifier de queer dans le sens ici défini – de « porosité visqueuse », notion élaborée par Nancy Tuana (2008) pour déjouer l'opposition binaire entre nature et culture et qui se trouve ici étendue. Comme concept, la « porosité visqueuse » trouve une traduction formelle dans les récits d'Ocean Vuong, Kim de l'Horizon et Al Baylac, qui le reflètent, mais à l'oblique, en le modifiant, tandis que, devenue geste méthodologique, cette même porosité vient interroger les limites entre les disciplines, les textes littéraires et théoriques, les théories queers et les féminismes matérialistes.

Cette compréhension du queer comme transgression ou comme traversée des frontières en tout genre (notamment entre théorie et pratique, mais aussi entre texte et image) se retrouve dans la lecture proposée par Mercedes McGrath du court-métrage de Chantal Akerman *Saute ma ville* (1968), œuvre que l'artiste considérait rétrospectivement, en 2011, comme son « film le plus queer ». Cette

¹¹ Revendiquée par plusieurs autrices queers, la notion d'« autothéorie » a déjà fait l'objet d'une première étude systématique publiée en anglais (Fournier, 2021). Dans le contexte académique français, elle a également donné lieu à une journée d'étude, « Fragments d'un discours autothéorique », coorganisée par Maryline Heck et Raphaëlle Guidée à l'Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis le 7 février 2025. Voir le programme de cette journée en ligne : <https://www.fabula.org/actualites/125278/fragments-d-un-discours-autotheorique-paris-8-saint-denis.html>.

lecture tient à la prise en compte, dans le film d'Akerman, de deux écrits, plus ou moins lisibles à l'écran, qui mettent en question l'orientation sexuelle, la jouissance et, partant, la lisibilité d'une « histoire d'amour » cachée au sein des images. Or ce que la destruction de l'espace de la cuisine, dans le film, et l'autodestruction finale de l'unique personnage viennent mettre en scène, c'est peut-être la négativité du désir queer lui-même, ou plutôt son « anti-relationnalité », qui l'associe, chez un théoricien comme Lee Edelman ([2004] 2016), inspiré par la psychanalyse lacanienne, à l'hypothèse de la pulsion de mort et à la puissance désorganisatrice de la jouissance.

Géographies queers fictionnelles

La tension entre une acception négative, antisociale et une acception optimiste, voire utopiste, de la queerité (*queerness*) parcourt l'histoire des théories queers. La première, fortement influencée par les réflexions d'un Leo Bersani sur l'érotisme anal gay ([1987] 2011) et par sa lecture anticommunautaire d'auteurs français comme André Gide, Marcel Proust ou Jean Genet, insiste sur l'éphémère de la relation, sur la non-réciprocité des jouissances et sur le refus d'investir le fantasme politique d'un futur désirable en préférant se soustraire aux normes de l'hétérosexualité reproductive. La seconde s'appuie au contraire sur la théorie de l'utopie concrète d'Ernst Bloch pour « faire une brèche dans la pensée queer » (Muñoz, [2009] 2021, p. 21), de façon à imaginer, à partir des archives de la mémoire queer, un « nous » érotique et politique qui n'existe pas encore. C'est dans cette brèche qu'une pensée queer en français peut à son tour venir s'engouffrer pour reconnaître, dans leur portée transversale, les effets d'ébranlement épistémique du geste queer. En l'occurrence, ce que José Esteban Muñoz appelle le « sentiment d'utopie », identifiant la *queerness*¹² au fait de « rejeter un ici et maintenant pour souligner la puissance ou la possibilité concrète d'un autre monde » (p. 20), pourrait être le dénominateur commun des fictions politiques qui, dans la longue histoire des utopies littéraires, de Thomas More à Ursula Le Guin, se donnent pour tâche d'inventer les chemins et les voix d'« un peuple qui manque » (Deleuze, 1985, p. 288).

Comme le montre l'étude d'Alexandra Fradique-Gorichon-Herren, c'est peut-être déjà une pensée queer avant la lettre qui se déploie dans une fiction du xvii^e siècle comme *Les États et Empires de la Lune et du Soleil* (1657-1662) de Cyrano de Bergerac, où la subversion des normes de genre et de sexualité s'articule à une

¹² Le terme francisé « queerité » est devenu assez usuel, tant dans les traductions de l'anglais (c'est par exemple le choix du traducteur français de Edelman) que dans les études queers francophones. Nous respectons cependant le choix de la traductrice de Muñoz de maintenir le terme « *queerness* » dans la version française de *Cruising Utopia*.

remise en cause radicale des savoirs, de l'anthropocentrisme et de leur arrière-plan théologique. Les deux contributions suivantes sont consacrées à des œuvres de science-fiction qui, aujourd'hui, dramatisent les éléments théoriques de la pensée queer pour penser l'utopie d'une émancipation politique généralisée : Vincent Jordan étudie, dans *Melmoth furieux* (2021) de Sabrina Calvo et *Maraude(s)* (2022) de dilem & Bri, les affinités entre la queerité et la pensée utopique contemporaine, les coordonnées de l'espace fictionnel se distribuant entre « hétérotopie », « eutopie » et « outopie ». Puis Thomas Muzart montre comment Wendy Delorme, dans *Viendra le temps du feu* (2021), met en fiction la proposition théorique, formulée par Muñoz, de l'« advenir queer [queer futurity] » ([2009] 2021), en imaginant les luttes progressivement convergentes d'un groupe de femmes – inspiré des *Guérillères* (1969) de Monique Wittig – et d'hommes autoproclamés « uraniens » – en référence à l'essai de Paul B. Preciado *Un appartement sur Uranus* (2019) – contre une société dystopique au nationalisme et à l'hétéronormativité exacerbés.

Subjectivations queers ou la désidentification à l'œuvre

C'est notamment pour prolonger la conception wittigienne de l'écriture comme pratique excentrique du sujet que Teresa de Lauretis a forgé le concept de « désidentification » ([2003] 2007, p. 73). Celui-ci fut également employé par José Esteban Muñoz (1999) pour décrire les techniques performatives que des artistes queers noir·e·x·s et latin·e·x·s mirent en œuvre pour refuser que leur art soit estampillé par les institutions au moyen de catégories identitaires sexuelles ou raciales. Les affinités entre littérature et art performatif se retrouvent au cœur de l'« esthétique de l'existence » telle que la développe Michel Foucault dans ses derniers écrits et dans ses cours au Collège de France. Assumant le risque de donner matière aux accusations d'élitisme et d'individualisme qui ont été souvent adressées au philosophe, Martin Mees choisit d'inscrire ce concept dans une généalogie littéraire et de le rattacher, plus précisément, à la tradition dix-neuviémiste du dandysme à travers la figure de Baudelaire. Parce qu'elle tend à revaloriser des formes de vie marginales et à tisser de nouveaux liens entre les domaines de l'art et de la politique, l'esthétique de l'existence rejoint la pensée queer, qu'elle contribue à intégrer dans une histoire longue de la « critique ». La réflexion finale d'Isabelle Boisclair s'intéresse à la dynamique post-identitaire qui parcourt l'essai *Notre désir (Wie wir begehren)* de Carolin Emcke ([2013] 2018). Le « nous » employé par Emcke renvoie, dès l'ouverture de son texte, à une expérience

traumatique partagée : celle de deux enfants harcelés pour leur homosexualité présumée. Néanmoins, la référence de cette première personne du pluriel paraît, une fois de plus, osciller sous la plume de l'essayiste entre le particulier du point de vue minoritaire et l'universel inclusif d'une destination du texte ouverte sur l'infinité des lectures possibles. Face à la violence des assignations identitaires et sans oublier l'histoire des alliances politiques qu'elles ont pu engendrer, cette dernière contribution essaie donc d'interroger les modalités d'une désidentification radicale, appuyée sur une décatégorisation du désir lui-même, par-delà le paradigme de l'orientation sexuelle.

Coda : une petite fée traversée d'obliques, proposition de l'artiste Gral pour « Penser queer en français »



Gral, *Sans titre*, issu de la série des *Objets magiques*, 2021.
© Gral.

Appartenant à la série des *Objets magiques* créée par l'artiste Gral en 2021, l'image photographique de la petite fée pensive que nous avons choisie pour illustrer ce

dossier nous paraît résumer merveilleusement ses enjeux scientifiques. Sa posture méditative, les symboles qui l'accompagnent (la rose, les ailes et surtout les clous qui la traversent), les curieuses taches rondes sur ses jambes, évoquent à la fois le sens étymologique du mot « queer » (« oblique », « transversal »), son sens littéral (« bizarre », « bigarré ») et, plus largement, les tensions de la post-identité que les autres contributions n'ont eu de cesse d'explorer. C'est une image qui peut aussi indiquer l'ouverture des possibles offerte par les modifications corporelles, lorsque celles-ci parviennent à convertir la douleur en plaisir et le plaisir en fierté. Cette représentation, qui articule en son sein plusieurs catégories ontologiques (animal, végétal, autre, etc.), contient l'idée d'une violence que l'on retourne à l'envoyeur (les clous sont à l'envers). Avec son clair-obscur légèrement dramatique et baroque, cette fée exprime enfin l'urgence de faire advenir l'irréel ou le pas encore réel dans notre réalité de façon à pouvoir reconstituer, avec tout·e allié·e de bonne volonté, la texture d'un monde commun qui serait non seulement pensable mais surtout désirable.

BIBLIOGRAPHIE

Ahmed Sarah, « Usage queer » (2017), *Vandalisme queer*, trad. Mabeuko Oberty et Emma Bigé (collective t4t), Fontenay-sous-Bois, Burn~Août, 2024, p. 32-96.

Ahmed Sara, *Queer Phenomenology. Orientations, objets et autres* (2006), trad. Laurence Brottier, Paris, Le Manuscrit, 2022. Titre original : *Queer Phenomenology: Orientation, Objects, Others*.

Alloujami Yazan, « Sortie au club Utopie », *Acta fabula*, vol. 26, n^o 10, « Penser queer en français : littérature, politique, épistémologie », en ligne, 2025 : <https://www.fabula.org/revue/document20243.php>. DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.20243>.

Anzaldúa Gloria, *Terres frontalières. LA FRONTERA. La nouvelle mestiza* (1987), trad. Nino S. Dufour et Alejandra Soto Chacón, Paris, Cambourakis, coll. « Sorcières », 2022.

Anzaldúa Gloria, « La Prieta », dans Cherríe Moraga et Gloria Anzaldúa (dir.), *This Bridge Called My Back: Writings by Radical Women of Color. Fortieth Anniversary Edition* (1981), Albany, SUNY Press, 2021, p. 192-202.

Bacchetta Paola, « "Francophonier" *Borderlands/La frontera: the New Mestiza*, de Gloria Anzaldúa », préface à Gloria Anzaldúa, *Terres frontalières. LA FRONTERA. La nouvelle mestiza*, Paris, Cambourakis, coll. « Sorcières », 2022, p. 9-43.

Back Camille, « Nos "silences construits" : nommer la violence épistémique au fondement de la théorie queer », *Genre, sexualité & société*, n^o 31, « Tordre les théories queer », dir. Ruby Faure, Noureddine Noukhkhalay et Ghiwa Sayegh, en ligne, 2024 : <https://journals.openedition.org/gss/8657>. DOI : <https://doi.org/10.4000/122tb>.

Beaubatie Emmanuel, *Transfuges de sexe. Passer les frontières du genre*, Paris, La Découverte, 2021.

Bersani Leo, *Le rectum est-il une tombe ?* (1987), *Sexthétique*, trad. Guy Le Gaufey, Paris, Epel, coll. « Les grands classiques de l'érotologie moderne », 2011, p. 15-63.

Bersani Leo, *Homos. Repenser l'identité* (1995), trad. Christian Marouby, Paris, Odile Jacob, 1998.

Bourcier Sam, « Le nouveau conflit des facultés : biopouvoir, sociologie et *queer studies* dans l'université néo-libérale française », *SociologieS*, « Sociétés en mouvement, sociologie en changement », dir. Jean-Louis Genard et Marta Roca i Escoda, en ligne, 2016 : <https://journals.openedition.org/sociologies/5271>. DOI : <https://doi.org/10.4000/sociologies.5271>.

Bourdieu Pierre, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées » (1990), *Actes de la recherche en sciences sociales*, n^o 145, 2002, p. 3-8.

Butler Judith, *Qui a peur du genre ?* (2024), trad. Christophe Jaquet, Paris, Flammarion, 2024.

Butler Judith, « Changer de sujet : la resignification radicale », *Humain, inhumain. Le travail critique des normes. Entretiens* (2004), trad. Jérôme Vidal et Christine Vivier, Paris, Amsterdam, 2005, p. 93-147.

Caillon Ulysse, « Inventer des communs queers », *Acta fabula*, vol. 26, n^o 10, « Penser queer en français : littérature, politique, épistémologie », en ligne, 2025 : <https://www.fabula.org/revue/document20263.php>. DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.20263>.

Clochec Pauline, *Après l'identité. Transitude et féminisme*, Fellingering, Hystériques & AssociéEs, 2023.

Clochec Pauline et Grunenwald Noémie (dir.), *Matérialismes trans*, Fellingering, Hystériques & AssociéEs, 2021.

Cusset François, *French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 2003.

Deleuze Gilles, *L'Image-temps. Cinéma 2*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1985.

Deleuze Gilles et Guattari Félix, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille plateaux*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1980.

Dustan Guillaume, *Premier essai. Chronique du temps présent*, Paris, Flammarion, 2005.

Dustan Guillaume, *Dernier roman*, Paris, Flammarion, 2004.

Edelman Lee, *Merde au futur. Théorie queer et pulsion de mort* (2004), trad. Marc Démont, Paris, Epel, coll. « Les grands classiques de l'érotologie moderne », 2016.

Emcke Carolin, *Notre désir* (2013), trad. Alexandre Plateau, Paris, Seuil, 2018. Titre original : *Wie wir begehren*.

Faure Ruby, Noukhkhaly Nouredine et Sayegh Ghiwa (dir.), « Tordre les théories queer », *Genre, sexualité & société*, n° 31, en ligne, 2024 : <https://journals.openedition.org/gss/8563>. DOI : <https://doi.org/10.4000/122ti>.

Figuroa Tamara, « Au-delà des frontières : l'extraterritorialité et le métissage linguistique chez Gloria Anzaldúa », *Acta fabula*, vol. 26, n° 10, « Penser queer en français : littérature, politique, épistémologie », en ligne, 2025 : <https://www.fabula.org/revue/document20235.php>. DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.20235>.

Foucault Michel, *Surveiller et punir* (1975), *Œuvres*, t. II, Paris, Gallimard, 2015, p. 261-613.

Fournier Lauren, *Autotheory as Feminist Practice in Art, Writing, and Criticism*, Cambridge (Massachusetts), MIT Press, 2021.

Halberstam Jack, *Trans*. Brève histoire de la variabilité de genre* (2018), trad. la collective dansmalangue, Montreuil, Libertalia, 2023.

Halperin David M., « The Normalization of Queer Theory », *Journal of Homosexuality*, vol. 45, n° 2-4, 2003, p. 339-343 ; également en ligne : https://www.tandfonline.com/doi/abs/10.1300/J082v45n02_17. DOI : https://doi.org/10.1300/J082v45n02_17.

Haraway Donna, « Savoirs situés : la question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle » (1988), *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences – Fictions – Féminismes*, éd. Laurence Allard, Delphine Gardey et Nathalie Magnan, trad. Denis Petit, collab. Nathalie Magnan, Paris, Exils, 2007, p. 107-135.

Lauretis Teresa (de), « When lesbians were not women » (2003), *Figures of Resistance: Essays in Feminist Theory*, éd. Patricia White, Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 2007, p. 72-85.

Le Diouron Leo, « Transitude, transsexuation : une alternative matérialiste à la "transidentité" », *Acta fabula*, vol. 26, n° 10, « Penser queer en français : littérature, politique, épistémologie », en ligne, 2025 : <https://www.fabula.org/revue/document20247.php>. DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.20247>.

Marull Mélodie, « Il y a des fins qui chantent », *Acta fabula*, vol. 26, n° 10, « Penser queer en français : littérature, politique, épistémologie », en ligne, 2025 : <https://www.fabula.org/revue/document20289.php>. DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.20289>.

Moraga Cherríe et Anzaldúa Gloria (dir.), *This Bridge Called My Back: Writings by Radical Women of Color. Fortieth Anniversary Edition* (1981), Albany, SUNY Press, 2021.

Muñoz José Esteban, *Cruiser l'utopie. L'après et ailleurs de l'advenir queer* (2009), trad. Alice Wambergue, Montreuil, Brook, 2021. Titre original : *Cruising Utopia: The Then and There of Queer Futurity*.

Muñoz José Esteban, *Disidentification: Queers of Color and the Performance of Politics*, Minneapolis, University of Minnesota Press, coll. « Cultural Studies of the Americas », 1999.

Namaste Viviane K., *Invisible Lives: The Erasure of Transsexual and Transgendered People*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.

Niedergang Pierre, « Un traité des alignements », *Acta fabula*, vol. 26, n° 10, « Penser queer en français : littérature, politique, épistémologie », en ligne, 2025 : <https://www.fabula.org/revue/document20269.php>. DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.20269>.

Perreau Bruno, *Qui a peur de la théorie queer ?* (2016), Paris, Presses de Sciences Po, 2018 ; également en ligne : <https://www.cairn.info/qui-a-peur-de-la-theorie-queer--9782724622454.htm>. DOI : <https://doi.org/10.3917/scpo.perre.2018.01>. Titre original : *Queer Theory: The French Response*.

Perrot-Corpet Danielle, « Politique de la littérature et comparatisme au prisme de la pensée queer : pour une discipline du trouble », *Literary Research/Recherche littéraire*, n° 37, 2021, p. 109-135 ; également en ligne : <https://www.peterlang.com/document/1118333>. DOI : <https://doi.org/10.3726/b18748>.

Perrot-Corpet Danielle, « Affinité de la littérature et du comparatisme au prisme de la théorie queer : à propos de la "vertu" foucauldienne selon Judith Butler », *TRANS-, Revue de littérature générale et comparée*, n° 23, numéro spécial, « Journées d'études. Littérature comparée et Gender », dir. Anne Isabelle François et Pierre Zoberman, en ligne, 2018 : <https://journals.openedition.org/trans/1818>. DOI : <https://doi.org/10.4000/trans.1818>.

Preciado Paul B., *Dysphoria Mundi. Le son du monde qui s'écroule*, Paris, Grasset, 2022.

Preciado Paul B., *Je suis un monstre qui vous parle. Rapport pour une académie de psychanalystes*, Paris, Grasset, 2020.

Preciado Paul B., *Testo Junkie. Sexe, drogue et biopolitique* (2008), Paris, Grasset, 2008. Titre original : *Testo Yonqui*.

Preciado Beatriz [Paul B.], « Il faut queeriser l'université », *Rue Descartes*, n° 40, « Queer : repenser les identités », 2003, p. 79-83 ; également en ligne : <https://www.jstor.org/stable/40978746>.

Queer Nation, « QUEERS READ THIS. A leaflet distributed at pride march in NY. Published anonymously by Queers. June, 1990 », 1990, p. 1-12 ; également en ligne : <http://www.qrd.org/qrd/misc/text/queers.read.this>. Disponible en français : *Queer Nation Manifesto*, sans nom de trad., en ligne, 2010 : https://infokiosques.net/spip.php?page=lire&id_article=808.

Quijano Aníbal, *Colonialidad del Poder, Globalización y Democracia. Sociedad y Política*, Lima, Sociedad y Política, 2001.

Rosello Mireille, « Peut-être bien *queer* : transnationaux en décalage dans *Dirty Pretty Things* », dans Pierre Zoberman et Anne Tomiche (dir.), *Littérature et identités sexuelles*, Nîmes, Lucie, coll. « Poétiques comparatistes », 2007, p. 123-144.

Rubin Gayle, « L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre » (1975), trad. Nicole-Claude Mathieu, collab. Gail Pheterson, *Les cahiers du CEDREF*, n° 7, 1998, p. 3-81 ; également en ligne : <https://journals.openedition.org/cedref/171>. DOI : <https://doi.org/10.4000/cedref.171>.

Sedgwick Eve Kosofsky, « Queer Performativity. Henry James's "The Art of the Novel" », *GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies*, vol. 1, n° 1, 1993, p. 1-16.

Shikalov Sergueï, *Espèces dangereuses*, Paris, Seuil, coll. « Cadre rouge », 2024.

Spivak Gayatri, *Les subalternes peuvent-elles parler ?* (1988), trad. Jérôme Vidal, Paris, Amsterdam, 2009 ; également en ligne : <https://blogs.law.columbia.edu/critique1313/files/2020/06/SPIVAK-Les-subalternes-peuvent-elles-parler.pdf>.

Tarragnat Ombre, « Trouble dans la relationnalité multispécifique : le "Manifeste Chthulucène" de Donna Haraway », *Acta fabula*, vol. 26, n° 10, « Penser queer en français : littérature, politique, épistémologie », en ligne, 2025 : <https://www.fabula.org/revue/document20272.php>. DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.20272>.

Tisserand Anne-Sophie, « *Dream in progress* : tentative d'épuisement de lieux imparfaits », *Acta fabula*, vol. 26, n° 10, « Penser queer en français : littérature, politique, épistémologie », en ligne, 2025 : <https://www.fabula.org/revue/document20282.php>. DOI : <https://doi.org/10.58282/acta.20282>.

Tuana Nancy, « Viscous Porosity: Witnessing Katrina », dans Stacy Alaimo et Susan Hekman (dir.), *Material Feminisms*, Bloomington, Indiana UP, 2008, p. 188-213 ; également en ligne : <https://www.jstor.org/stable/j.ctt16gzgqh.10>.

Wittig Monique, *La Pensée straight* (1992), trad. Marie-Hélène Bourcier, 2^e éd. (2001), Paris, Amsterdam, 2018. Notamment « La pensée *straight* » (1980), p. 66-77, « Le point de vue, universel ou particulier. Avant-note à *La Passion* de Djuna Barnes » (1982), p. 112-120 et « Le cheval de Troie » (1984), p. 122-130.

PLAN

- Existe-t-il un « queer à la française » ?
- Promesses transversales d'un geste d'ébranlement épistémique
- Théories et usages queers des textes littéraires
- Troubles dans la « différence des sexes » avant la théorisation queer

- Penser queer : trouble dans la classification
- Géographies queers fictionnelles
- Subjectivations queers ou la désidentification à l'œuvre
- Coda : une petite fée traversée d'obliques, proposition de l'artiste Gral pour « Penser queer en français »

AUTEURS

Nicolas Aude

[Voir ses autres contributions](#)

Sorbonne Université, Faculté des Lettres, CRLC — nicolas.aude@sorbonne-universite.fr

Danielle Perrot-Corpet

[Voir ses autres contributions](#)

Sorbonne Université, Faculté des Lettres, CRLC — danielle.perrot@wanadoo.fr